

Quand l'insignifiance fait absence

Julio C. Guillén¹

*« Sauvage puissance d'une pensée fragile ! :
Souffle explosif ! »*

W Gombrowicz

Résumé

Dans cet écrit, il sera question de la psychose comme structure clinique, où la production de signification reste toujours problématique. Il s'agira de mettre en évidence toute l'importance non pas de l'insignifiant mais de l'insignifiance pour le clinicien. En effet, l'expérience ne cesse de nous montrer que les crises psychotiques sont souvent imprévisibles, n'importe quel « rien du tout » peut les déclencher.

L'utilisation de textes de fiction par la psychanalyse a une longue histoire et elle a su montrer sa valeur heuristique pour notre discipline. Ainsi, dans cet article nous proposons d'étudier, d'un point de vue psychanalytique, le roman « Cosmos » de Witold Gombrowicz qui nous paraît illustrer de manière exemplaire ce qu'on peut appeler « l'absence d'insignifiance ».

Cuando la insignificancia está ausente.

Resumen

En el presente artículo trataremos la cuestión de la psicosis como estructura clínica, en cuanto la producción de la significación es en ella problemática. Pondremos en evidencia la importancia no de lo insignificante sino de la insignificancia para el psicólogo clínico. En efecto, la experiencia muestra que las crisis psicóticas son generalmente imprevisibles, cualquier detalle puede producirlas. La utilización de textos de ficción en psicoanálisis tiene una larga historia y ha mostrado su valor heurístico para nuestra disciplina. Por consiguiente, en este artículo proponemos estudiar, de un punto de vista psicoanalítico, la novela “Cosmos” de Witold Gombrowicz que nos parece ilustrar de manera ejemplar lo que puede denominarse una “ausencia de insignificancia”.

When the insignificance is missing.

Abstract

In this paper, we will focus on psychosis as a clinical structure, where the production of signification remains always problematic. We will highlight the importance not of that which is insignificant but of the insignificance for the clinician. In fact, experience has shown us that psychotic crises are often unpredictable, any small detail can arise them. The use of fictional texts in psychoanalysis has a long

¹ 1 Professeur Docteur - HDR en Psychologie Clinique et Psychopathologie. Unité de Recherche DSCP (Dynamique Subjective et Clinique Psychanalytique). Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines. 60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex. EPSM Agglomération Lilloise – CMP Franco Basaglia 239, Rue du Faubourg de Roubaix -59800 Lille. Email : julio.guillen@univcatholille.fr

history and has shown its heuristic value for our discipline. Thus, in this article we propose to study, from a psychoanalytical point of view "Cosmos", a novel by Witold Gombrowicz, which illustrates in an exemplary way what we can call "the absence of insignificance".

L'insignifiance est attribuée par le chercheur avide de statistiques à tout ce qui ne tombe pas dans la « panse » de sa courbe. Or, la physique contemporaine montre que les détails insignifiants deviennent cruciaux dans différents domaines selon l'état d'équilibre d'un système comme, par exemple, dans la thermodynamique classique des phénomènes critiques, notamment les transitions de phase, mais aussi les systèmes chaotiques déterministes (*cf.* Gleick J. (Gleick, 1991)). Dans le domaine de la pratique psychologique, l'insignifiance peut servir, dans certaines approches psychothérapeutiques, comme critère pour « déblayer » la jungle intriquée de la parole afin de la ramener à la solide route bétonnée de la communication. Les éléments du passé raconté, de l'avenir projeté, des lieux visités ou imaginés tombent sous la faux de la juste mesure. L'associationisme, base de la psychologie scientifique telle que développée par Hume et par Stuart-Mill, montre la voie dans ce sens concernant les représentations mentales comme Lacan l'affirme dans son texte « Au-delà du principe de réalité » :

« L'image, selon l'esprit du système, étant considérée comme une sensation affaiblie dans la mesure où elle témoigne moins sûrement de la réalité, est tenue pour l'écho et l'ombre de la sensation, de là, identifiée à sa trace, à l'engramme (...) En fait un très grand nombre de phénomènes psychiques sont tenus dans les conceptions de cette école pour ne signifiant rien. Ceci les exclurait des cadres d'une psychologie authentique, qui sait qu'une certaine intentionnalité est phénoménologiquement inhérente à son objet. Pour l'associationnisme, ceci équivaut à les tenir pour insignifiants, c'est-à-dire à les rejeter soit au néant de la méconnaissance, soit à la vanité de "l'épiphénomène" ». (Lacan, 1936, p. 78) *C'est nous qui soulignons*).

Or, c'est un constat que le premier à désestimer non pas la parole mais ses possibles effets de vérité, n'est nullement le thérapeute, l'analyste ou le chercheur mais le patient lui-même : « Ce n'est qu'un détail », « ce n'est pas si important », « j'aurais pu utiliser un autre mot ». Ces phrases que l'on entend souvent – surtout au cours des entretiens préliminaires – témoignent non pas de la faiblesse du « poids significatif » de ce qui a pu être dit, mais du décalage temporel de l'interprétation, de la question ou de la ponctuation auxquelles elles répondent. Elles avertissent celui qui écoute de la temporalité nécessaire pour que la dynamique même de la parole puisse tolérer la venue de ses propres effets sur le sujet. Lacan

le souligne en 1953 dans son « Discours de Rome » en parlant précisément du moment où le patient aurait à s'impliquer dans son désir :

« Sans doute tiendra-t-il ordinairement à l'auditeur que ce pas même n'ait aucune importance » (Lacan, 1953, p. 137)

En effet, en psychanalyse, le poids attribué à *l'insignifiant* est justement la clé de voûte de toute parole adressée en séance, ce qui permet d'éviter la réduction hâtive de la parole à un dialogue raisonné.

La démarche de Freud a été de se pencher sur les débris rejetés par la science de l'époque, à savoir, les rêves, les actes manqués, les lapsus, et ce sont précisément ces débris qui ont constitué la matière première de la recherche freudienne. Il ne s'agit point d'une simple technique méthodologique parmi d'autres afin d'explorer la dynamique psychique de phénomènes comme le symptôme. Il en va d'une prise de position clinique orientée par l'articulation complexe entre énoncé et énonciation d'une narration adressée qui, dans les détails des contingences particulières de quelqu'un, aura permis la capture de la singularité structurale.

Force est de constater que le point de départ de la consultation est la rupture d'un équilibre. Or, il ne s'agit pas d'une simple « perturbation » locale, qui reste délimitée ; sinon, elle ne serait autre chose que l'un des nombreux dérangements de la vie quotidienne. Alors, pourquoi la déstabilisation particulière dont il s'agit se propage et ne peut être simplement arrêtée ? Serait-ce l'importance de l'événement « en soi » ? Une réponse affirmative à cette dernière question pourrait nous amener expéditivement vers une lecture causale et nous conduire à affirmer par exemple que, face à un événement déterminé, l'individu sera *à chaque fois sans exception* traumatisé. Or, la variété de réponses face à un événement – guerre, mort, blessure, accident, catastrophe naturelle – atteste qu'il ne peut pas être uniquement question de sa prétendue significativité objective. La réponse – et même l'absence de réponse – est déterminée par le mode d'accrochage entre la structure – le Symbolique – et le « hors-structure » – le Réel – qui, dans ses différentes modalités cliniques, permettra ou non l'émergence du sujet avec une coloration propre à chacun, caractéristique du registre Imaginaire. Dans le cas du « traumatisme » par exemple, il ne s'agit

pas de la rencontre de quelqu'un avec une *occurrence*²; il sera toujours question de *l'inscription* de l'occurrence. Cette inscription répond formellement à deux conditions :

- 1- l'existence d'une unité de mesure, que la psychanalyse nomme *phallus symbolique*
- 2- l'existence d'une régulation assurée par l'opérateur de castration qui fixe une limite *parant à une précipitation vers l'infini* dont le vertige pourrait être le paradigme.

Il est opportun de rappeler ici que toute mise au travail de la parole nécessite le repérage du mode structurel qui la soutient et qui correspond à la modalité clinique que nous avons mentionnée précédemment, repérage qui permettra de diriger la cure.

Dans cet écrit, il sera question de la psychose comme structure clinique, où la production de signification reste toujours problématique. Lacan a eu recours à des notions linguistiques pour aborder la formalisation de la psychose au-delà de la démarche descriptive de la psychiatrie classique, notamment celles de métaphore et métonymie dans son Séminaire sur les psychoses (Lacan, 1955 Leçon du 2 mai 1956) et dans son écrit « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose.* » (Lacan, 1958a).

Empressons-nous d'ajouter qu'autant la production d'énoncés significatifs que la construction de métaphores restent parfaitement possibles dans la psychose. Par ailleurs, les dysfonctionnements au niveau langagier signalés comme symptomatiques par la psychiatrie classique (logorrhée, barrages, néologismes) ne constituent pas l'enjeu structural de la pathologie. Le problème se pose face à *une occurrence*, au point-même où l'opération fondamentale, à savoir, la métaphore du Nom-du-Père (*cf.* Lacan (1958a)), ne répond pas. Ceci veut dire que dans un point précis, la potentialité de capture d'un énoncé quelconque pour produire une signification permettant de préserver le lien avec le monde et avec les autres n'est tout simplement pas là, marquant ainsi l'arrêt de la *dunamis* – au sens de *puissance* du mot Grec. C'est de cette façon que nous entendons la non-opérativité du signifiant phallique tel que Lacan le conçoit :

² Nous appellerons ainsi ce qui se présente de l'extérieur (en faisant attention au caractère fondamentalement complexe de la distinction extérieur-intérieur), pour ne pas utiliser les termes « phénomène » ou « événement » qui ont des connotations multiples en philosophie et en psychanalyse.

« c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant » (Lacan, 1958b, p. 690).

L'expérience ne cesse de nous montrer que les crises psychotiques sont souvent imprévisibles ; n'importe quel « rien du tout » peut les déclencher. Une trivialité fait que tout lien au monde et aux autres se détache ou, au contraire, que le tout de l'univers et chacune de ses parties trouvent un sens. Même si les vignettes cliniques pour appuyer ce constat sont abondantes, nous voulons ici nous concentrer sur une œuvre littéraire, non sans savoir la distance qui sépare tout personnage fictif du patient qui adresse une demande à l'analyste. Ainsi, dans cet article nous proposons d'étudier, d'un point de vue psychanalytique, le roman « Cosmos » de Witold Gombrowicz³ qui nous paraît illustrer formidablement ce qu'on peut appeler l'absence d'insignifiance. L'utilisation de textes de fiction par la psychanalyse a une longue histoire. Contentons-nous de citer la référence freudienne à l'œuvre de Hoffmann dans son texte « L'inquiétante étrangeté » (Freud, 1906) et celle de Lacan à « Hamlet » de Shakespeare dans son séminaire « Le désir et son interprétation » (Lacan, 1958c), tout en gardant à l'esprit, à côté de leur valeur heuristique pour notre discipline, les limites propres à ce type d'exercice.

Le gouffre de l'insignifiance

Écoutons d'abord les mots de Gombrowicz dans les extraits de son journal qui servent à introduire le roman :

« La réalité serait-elle, dans son essence, obsessionnelle ? Étant donné que nous construisons nos mondes en associant des phénomènes, je ne serais pas surpris qu'au tout début des temps il y ait eu une association gratuite et répétée fixant une direction dans le chaos et instaurant un ordre.

Il y a dans la conscience quelque chose qui en fait un piège pour elle-même » (Introduction)

³ Toutes les citations de l'œuvre « Cosmos » de W. Gombrowicz correspondent à l'édition citée dans la bibliographie (Gombrowicz, 1966). Nous avons signalé seulement la page de chaque citation pour éviter d'alourdir la lecture du texte.

Le roman, à la première personne, s'ouvre sur deux personnages, le protagoniste et un ami, qui entreprennent un voyage qu'on pourrait caractériser de fuite, pour le premier de son entourage familial et pour le deuxième de son entourage au travail. Le roman prend la forme d'une enquête détective portant sur un certain nombre de faits que les personnages trouvent étranges et qui guideront une espèce de « quête de sens ».

La série de faits commence avec la trouvaille, étonnante pour eux, d'un moineau mort pendu à une branche dans le bois jouxtant la maison où ils vont séjourner. Elle sera signalée comme un événement extraordinaire qui ne fera que s'amplifier au fil des pages, tant par son importance intrinsèque que par les nombreux « fils » qui l'attachent à d'autres faits cherchant, eux aussi, à être « expliqués ». Nous assistons petit à petit à une fragmentation de la « réalité » qui, d'après nous, témoigne de la perte de l'insignifiance dont nous parlions, au sens où chaque détail devient potentiellement significatif. Lacan le signale dans son séminaire sur les Psychoses : au moment du déclenchement de la psychose chez le président Schreber, il parle de « la parole trop signifiante, lourde d'insignifiance, inconnue » (Lacan, 1955 Leçon du 7 mai 1956).

Cette caractérisation ne vient pas signaler une simple bizarrerie propre au discours psychotique, mais le caractère paradoxal de la production de *toute* signification, tout en sachant que pour le discours « normal », les ramifications potentielles se trouvent bornées.

Ce roman est, il nous semble, une longue et détaillée illustration de ce que nous appelons la perte de l'insignifiance, tel que certaines citations choisies nous permettront de le montrer.

Une fois le lieu où les jeunes allaient séjourner provisoirement choisi, l'une des habitantes de la maison devient très vite un enjeu majeur du récit : « Catherette ». Elle n'est cependant pas considérée dans sa globalité, en tant que « personne ». C'est une déformation particulière de sa lèvre qui donnera lieu à d'exorbitantes extrapolations :

« J'abandonnai donc le moineau pour me concentrer sur la bouche et il se créa ainsi une sorte de tennis épuisant car le moineau me renvoyait à la bouche, la bouche au moineau, je me trouvais entre les deux, et l'un se cachait derrière l'autre, dès que j'atteignais la bouche, vivement, comme si je l'avais perdue, je savais aussitôt que derrière ce côté de la maison,

il y avait l'autre et, derrière la bouche, le moineau solitaire qui pendait (...) Je restai encore un moment dans le corridor entre le moineau et la bouche. » (p. 28)

« Catherette émergea de la cuisine pour changer les assiettes et sa lèvre déviée, glissante, fuyante, apparut à proximité de la bouche qui se trouvait en face de moi. (...) Catherette qui s'affairait autour de la table et la bouche qui se rapportait à l'autre bouche comme une étoile à une autre étoile, et cette constellation buccale confirmait mes aventures nocturnes, que j'aurais voulu oublier... » (p. 32)

« Catherette déposa devant Léna le cendrier au treillis de fil de fer. Léna fit tomber sa cendre, je crus revoir sa jambe sur le treillis du lit, mais j'étais distrait, une bouche au-dessus d'une bouche, l'oiseau et son fil de fer, le poulet et le moineau, son mari et elle, la cheminée derrière la gouttière, les lèvres derrière les lèvres, bouche et bouche, arbustes et sentiers, arbres et route, trop de choses, à tort et à travers, vague après vague, abîme de distraction, de dispersion. » (p. 33)

Dans ces citations nous pouvons déjà repérer une perception des corps complètement atomisée où il n'est question que de bouches, des mains, de jambes, de coins de bouche qui sont absolument détachés d'un tout. Les rapports sont créés par une simple contiguïté spatiale ou par ressemblance qui, ne l'oublions pas, sont les principes de base de l'associationnisme. Le corps ne fait pas « Un » mais il se démultiplie sans fin ; même les limites séparant les corps les uns des autres deviennent brumeuses.

Un autre détail, une tache en forme de flèche sur un mur, amorcera la suite :

« Cette flèche ... Cette flèche-là pendant le dîner, n'était pas du tout plus importante que la partie d'échecs de Léon, le journal ou le thé : tout se trouvait à un même niveau, tout concourait à ce même moment, dans une sorte de concert, de bourdonnement d'essaim. » (p. 41)

mais cette suite le précipitera dans un état de confusion :

« Une profusion écrasante de relations, de liens ... Combien de phrases peut-on créer avec les vingt-six lettres de l'alphabet ? Combien de significations pouvait-on tirer de ces centaines d'herbes, de mottes et autres détails ? Le mur et les planches de la cabane déversaient également des combinaisons infinies. J'en eus assez. Je me redressai pour regarder la maison et le jardin. Ces grandes formes synthétiques, ces mastodontes de l'univers des objets reconstituaient un ordre, et je me reposai. » (p. 48)

C'est le poids, la lourdeur de ces formes macroscopiques qui lui permettront de s'apaiser. On peut comparer le processus précédent à celui du microscope qui amplifie sans cesse l'échelle d'observation. Le mécanisme, pendant un instant, peut être immobilisé ; il ne s'agit pas ici de la captation d'un objet en particulier mais de la fixation **d'une échelle**, l'apparition de la forme macroscopique, de la grande forme synthétique. Pour comprendre l'opération ici en jeu en termes de conditions formelles mentionnées précédemment, revenons un instant à l'apologue du crocodile avancé par Lacan dans son séminaire XVII : « c'est ce qu'on appelle le phallus, le rouleau qui vous met à l'abri si tout d'un coup ça se referme. » (Lacan, 1969 Leçon du 11 mars 1970). Le phallus peut être conçu *non pas* tel qu'on le fait d'habitude comme ce qui éviterait une « dévoration », mais comme ce « bâton » qui empêche la *réduction d'échelle*. Ainsi, dans notre cas, ce qui apaise le protagoniste est la fixation d'une échelle « macroscopique » donnant lieu à une limite qui empêche d'aller plus loin. Le processus trouve un point d'arrêt. Il ne s'agit pas ici d'une invariance d'échelle comme dans les fractales où on ne cesse de trouver le même « pattern » à chaque fois qu'on augmente la résolution de l'observation. Rappelons-nous qu'en physique, plus précisément en mécanique statistique, l'invariance d'échelle est caractéristique d'un comportement critique qu'on peut caractériser d'« explosif », près d'une transition de phase dans des systèmes en équilibre instable.

Ces objets macroscopiques, ces mastodontes, ces « hippopotames », comme il les appellera plus tard, sont des « objets sédatifs ».

Cependant, la manœuvre est de courte durée, l'apaisement est éphémère et d'autres modalités de restriction viennent se mettre en place, notamment une construction de type paranoïde, une manière

d'arrêter le glissement de sens par la construction d'un lien idiosyncrasique à l'autre. Dès lors, le personnage cherchera l'intention de *quelqu'un* qui pourrait expliquer les liens :

« Pourquoi ? Dans quelle intention ? Une plaisanterie ? Une blague ? Quelqu'un nous jouait un mauvais tour, se moquait de nous, s'amusait ... Je me sentais embarrassé, et lui aussi, et cela nous rendait prudents. » (p. 50)

Cette réalité à peine stable ne cesse cependant de montrer sa précarité face à l'assaut du Réel qui résiste toujours :

« En tout cas, la réalité environnante était désormais comme contaminée par cette possibilité de significations multiples et cela me détournait, cela me détournait sans arrêt de tout le reste, et n'était-il pas comique qu'un simple bout de bois pût à ce point m'émouvoir ? » (p. 55)

« Et, bien entendu, les repliements de sa main à elle *pouvaient* se rapporter à sa main à lui, mais ils *pouvaient* aussi rester un tout petit peu en relation avec les regards que je lançais de mes yeux mi-clos, quoique cette possibilité fût, il fallait en convenir, presque nulle, une chance sur un million, mais cette hypothèse, en dépit de son *insigne faiblesse*, était *explosive* comme l'étincelle qui allume un incendie ou le souffle qui provoque une trombe ! » (p. 59)

Encore plus déroutant que la perte de tout point d'ancrage de la « réalité » est la perte de toute garantie sur l'identité du *percipiens* lui-même. Il est un fait de structure que toute réalité porte la marque subjective de quiconque la désigne. Cette marque n'est pas simplement son style particulier, mais elle indique pour le sujet la Vérité, en ce qu'elle reste toujours insaisissable, toujours *extime* (Lacan, 1959 – Leçon du 10 février 1960). Ce facteur est, cependant, occulté dans toute relation « normale » aux autres. Or, ici, comme le personnage l'indique, le degré de création de cette réalité et, par conséquent, la possibilité conjuguée d'établir un certain degré d'objectivité restent indéfinis :

« ... ce qui m'effrayait car, pensais-je, nous allons agir à nouveau et créer le réel en agissant, nous introduirons ce timon dans l'action... » (p. 71)

La désagrégation de la réalité et de sa propre identité est encore plus extrême au fur et à mesure que l'action avance. Plusieurs citations témoignent de ce délitement :

« ... La confusion, la difficulté étaient justement que je ne pouvais jamais savoir dans quelle mesure j'étais moi-même l'auteur des combinaisons qui s'effectuaient autour de moi, ah, on se sent vite coupable ! Si l'on considère la quantité fantastique de sons, de formes, que nous percevons à chaque moment de notre existence ... essaim, fleuve, bourdonnement ... Quoi de plus facile que combiner ? Combiner : Ce mot me surprit pendant une seconde comme un fauve dans une forêt obscure, mais se perdit dans le chaos des sept personnes qui parlaient, mangeaient, buvaient.... » (p. 73)

« ... une multitude d'endroits, une multitude d'événements, chaque pulsation de notre vie se décomposait en milliards de fragments, que faire ? Voilà, je ne savais que faire de mes mains. » (p. 114)

Mais de quoi s'agit-il ? me disais-je en foulant le gazon comme l'autre jour. De quoi s'agit-il ? D'amour ? Quel amour ? De passion ? Oui, mais quelle espèce de passion ? Que voulais-je d'elle ? La caresser ? La torturer ? L'humilier ? L'adorer ? Voulais-je avec elle faire l'ange ou le salaud ? » (p. 114)

« Dans une durée qui résonne comme un gong, remplie jusqu'aux bords, cascade, tourbillon, nuages, voie lactée, poussière, sons, faits, ceci, cela, etc., etc. Un tel détail à la limite du hasard et du non-hasard, pouvait-on savoir ? » (p. 118)

« ... là-bas il s'agissait de petites choses, ici c'était un fracassant orage de matière. » (p. 129)

« J'étais donc si fatigué par le désordre, là-bas dans la maison, par cette mêlée, par ce chaos de bouches de pendaisons, chat, théière, Lucien, bout de bois, gouttière, Léon, coups de marteau, coups aux portes, main, épingles, Léna, timon, Fuchs et ses yeux, etc., etc. et ainsi de suite, comme dans le brouillard, comme dans une corne d'abondance, la confusion... » (p. 129)

« ... voilà ce dont je vivais, comme si je ne vivais pas, le chaos, un tas d'ordures, une bouillie – je plongeais la main dans un sac plein d'ordures, j'en retirais des choses au hasard, je regardais si cela se prêtait à la construction... de ma maisonnette... qui, la pauvre, prenait des formes bien fantastiques ... et ainsi à l'infini... » (p. 156)

Nous avons établi plus haut que la garantie phallique opérerait pour que n'importe quelle occurrence puisse trouver une signification. Cependant, ce qu'on ne souligne pas assez est que toute assignation de signification *nécessite une coupure en même temps*. Si l'occurrence trouve un sens, ce sens, pour pouvoir être opérationnel, doit aussi être borné⁴. Même si la signification n'est jamais complète ou univoque, elle sera ponctuée.

En faisant appel aux notions développées plus tôt, nous pouvons donc préciser formellement l'absence dont il s'agit dans ce texte : *l'absence de l'échelle d'insignifiance*, c'est-à-dire l'échelle à partir de laquelle la *différence* entre deux significations peut être équivalente à zéro. L'artifice du *cut-off* utilisé par les physiciens depuis des décennies en mécanique statistique et en physique des hautes énergies peut illustrer cette opération : il s'agit d'une valeur maximale, d'énergie par exemple, qui permet, dans les calculs, d'ignorer des valeurs au-delà de ce seuil, sans quoi on obtiendrait des valeurs infinies dans le calcul des solutions (*cf.* (Cohen-Tannoudji, 1991, p. 44)).

A la fin du texte, l'impuissance face au chaos de la réalité devient, pour le personnage, une amère épiphanie :

« On se repose à la clarté du jour au milieu de choses ordinaires quotidiennes, familières depuis l'enfance : de l'herbe, des buissons, un chien (ou un chat) , une chaise, mais seulement tant qu'on n'a pas compris que chaque objet est une armée immense, une foule inépuisable. » (p. 172)

C'est la découverte de la Vérité, vérité de structure cette fois, mais sans le secours de l'opération de coupure qui limiterait une chute sans fin.

Voici la valeur fondamentale, pour qui s'engage dans une démarche clinique, non pas de l'insignifiant, mais de *l'insignifiance* comme seuil, effet d'une limitation qui rend opérants l'oubli, l'inattention, la distraction, clés de toute possible amnistie avec le Réel.

⁴ En termes logiques on pourrait appeler ce principe de *finitisation*, un principe de « clôture » comme le propose Lion dans sa thèse sur l'intuitionnisme logique (Lion, 2020).

BIBLIOGRAPHIE

- Freud, S. (1906). *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* (B. Féron, Trad.). Gallimard, 1985.
- Gleick, J. (1991). *La théorie du chaos : Vers une nouvelle science* (C. Jeanmougin, Trad.). Flammarion.
- Gombrowicz, W. (1966). *Cosmos* (Denöel).
- Lacan, J. (1936). Au-delà du principe de réalité. In *Écrits* (p. 73-92). Ed. du Seuil, DL 1966.
- Lacan, J. (1953). Discours de Rome. In *Autres écrits* (p. 133-164). Ed. du Seuil, DL 2001.
- Lacan, J. (1955). *Le séminaire Livre III. Les psychoses.* (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil.
- Lacan, J. (1958a). D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose. In *Écrits* (p. 531-583). Éd. du Seuil, DL 1966.
- Lacan, J. (1958b). La signification du phallus. In *Écrits* (p. 685-695). Éd. du Seuil, DL 1966.
- Lacan, J. (1958c). *Le séminaire Livre VI : Le désir et son interprétation* (J.-A. Miller, Éd.; Vol. 1-1). La Martinière, DL 2013.
- Lacan, J. (1959). *Le séminaire Livre VII. L'éthique de la psychanalyse* (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, DL 1986.
- Lacan, J. (1969). *Le séminaire Livre XVII. L'envers de la psychanalyse.* (J.-A. Miller, Éd.). Éditions du Seuil, DL 1991.
- Lion, C. (2020). *L'intuitionnisme dialogique. Une autre lecture du sujet créateur brouwerien* [These de doctorat, Lille]. <https://www.theses.fr/2020LILUH045>